

MONACO

**dans Benoît Misere de Léo Ferré
et
Monsieur Bel Canto de Jérôme Dumoulin**

Par Roger KLOTZ

Benoît Misere et Monsieur Bel Canto n'ont à priori, pas de points communs :

Léo Ferré refuse à son roman le caractère d'autobiographie parce qu'il peut ainsi créer des personnages qui sont "défigurés par le mouvement narratif" ou qui "relèvent purement de la fiction". L'auteur peut ainsi présenter son enfance comme un rêve où s'opposent le paradis de l'univers familial et l'atmosphère, en quelque sorte carcérale, de ce collège où il se trouve en pension. On comprend ainsi que Léo Ferré soit devenu cet "anar chantant" dont parle "Le Monde" du 18-19 juillet 1993.

Jérôme Dumoulin a peut-être voulu faire de Monsieur Bel Canto une sorte de "roman dans l'histoire"; adoptant la forme un peu brisée du roman actuel, il retrace la vie de Raoul Gunsbourg, d'abord juif de cour sous un tsar antisémite, enfin directeur de l'opéra de Monte-Carlo. Derrière la composition un peu moderne du roman, on voit apparaître un esprit érudit et peut être classique.

On trouve cependant, dans les deux oeuvres, des images de Monaco qu'il peut être intéressant d'étudier pour voir si elles s'opposent ou si elles se complètent.

Léo Ferré semble surtout attiré par la manière dont se présente la ville :

"Les remparts s'accrochaient anachroniquement aux flancs de ma petite ville d'où surgissait déjà, ça et là, dans sa blancheur approximative le béton armé. Ces vieilles pierres plongeant dans la broussaille avaient vue sur un port gracieux dont les bras se refermant harmonieusement avec au bout de leurs mains deux phares, l'un vert et l'autre rouge, laissaient juste le passage aux navires des milliardaires et de l'usine à gaz..."

Ce qui frappe d'abord, ce sont des remparts anachroniques dont "les vieilles pierres" semblent un peu jurer avec le béton armé; ainsi se trouve déjà souligné ce qui constitue le charme premier de la vieille ville; Ferré ajoute à cela la rapide description du port; la métaphore assimilant les deux digues aux deux bras permet de personnifier le port, comme pour en souligner l'importance. La poésie semble ainsi se dégager tout aussi bien du charme de l'anachronisme que des images utilisées par le poète.

On retrouve dans la description de la ville cette poésie de l'anachronisme : "Dès qu'on montait sur les "hauteurs", dès qu'on s'emparait de ces remparts, on était pratiquement au Moyen-Age, à cela près qu'on y parlait un dialecte qui n'était pas de l'ancien français, mais une dérivation du génois, qu'il y avait tout de même, de temps en temps, quelques automobiles, et qu'on y sonnait, le soir, le couvre-feu, mais un couvre-feu théorique.

On avait tôt fait de dénombrer les rues : la rue des Remparts, où sévissait mon oncle Barba Chino et parallèlement, la rue Basse qui était plutôt assez haute et étroite tellement que les jours de lessive on voyait le ciel tout en draps et culottes, la rue du Milieu, commerçante et bavarde, la rue des Briques, justement nommée car on y apercevait quelques maisons couleur brique, la rue du Tribunal enfin, avec tout au bout le Tribunal qui n'ouvrait ses portes que rarement, n'ayant pratiquement rien à juger d'important. »

La poésie apparaît d'abord dans le caractère médiéval de cette ville aux rue étroites, où l'on parle encore un dialecte, mais où passent cependant quelques automobiles. La poésie apparaît aussi dans cette évocation du "couvre-feu" théorique que semble prolonger l'image du Tribunal "qui n'ouvrait ses portes que fort rarement"; les incarnations de la Règle n'ont peut-être ici qu'une valeur "théorique", cela confère à la ville un charme un peu désuet. La poésie apparaît enfin dans l'évocation de cet univers méditerranéen; on pense d'abord ici à cette rue "commerçante et bavarde" ou à ces jours de lessive où "on voyait le ciel tout en draps et culottes"; on pense enfin à l'évocation du dialecte génois que semble prolonger le nom de l'oncle du narrateur : Barba Chino; le mot barba, au sens d'oncle, est bien à sa place ici puisqu'il s'emploie, d'après Mistral, dans les Alpes

piémontaises et dans le Comté de Nice, puisque, enfin Armand Lunel a pu le rencontrer dans le dialecte mentonnais. On a affaire, on le voit, à une évocation populaire. C'est peut-être ce qui donne à cette description de Monaco son caractère poétique.

On conçoit donc que le Palais Princier ne soit présenté que de l'extérieur :

"On vivait sous le règne d'un monarque absolu, que l'on ne voyait jamais, qui faisait sa popote dans un château mirifique et qui semblait tel du dehors, avec ses pierres blanches et une horloge laryngiteuse qui sussurait les heures et qui me ravissait par sa discrétion et son exactitude relative."

Le vocabulaire semble souligner la distance que l'auteur prend avec "le monarque" qui, prosaïquement, fait sa popote dans son "château mirifique"; l'emploi de mots familiers donne à la phrase un ton ironique que semble confirmer l'emploi du néologisme laryngiteuse; les verbes sussurer et ravir donnent cependant une certaine douceur à l'ironie. C'est en fait l'utilisation des mots qui confère au passage son caractère poétique.

Léo Ferré reste également extérieur au Casino :

"Des remparts je le voyais, ce monument, ce panthéon de la martingale, d'un style rococo, parce qu'il fallait bien à l'orée du vingtième siècle s'enquérir de donner un nom à ces étranges paquets que l'on vit pousser un peu partout, tout en stuc, tout en toc, avec quelque chose d'italo-arabisant qui dénotait chez les architectes responsables un sang-froid peu ordinaire dans l'éclectisme et le charabia, le Casino vivait grâce à l'obligeance d'une Société dite des Bains et Douches..."

L'expression "panthéon de la martingale" souligne le mépris de Léo Ferré pour ce temple des jeux de hasard qui constituent la principale source de revenus de l'Etat; lorsque l'auteur dit que "le Casino vivait grâce à l'obligeance d'une Société dite des Bains et Douches", il exprime par une sorte d'antiphrase son mépris pour les jeux d'argent. C'est peut-être ici qu'apparaît le mieux la révolte de Léo Ferré contre les symboles du système "bourgeois". Il y a également, envers le style rococo, une ironie certaine que souligne' une accumulation d'allitérations véhiculées, dans ce roman en prose, par un alexandrin :

"pousser un peu partout, tout en stuc, tout en toc".

A travers cette description souvent émue de la ville natale, on voit bien apparaître la personnalité du poète qui ne veut peut-être avoir "ni Dieu, ni Maître" parce qu'il se sent, ici, proche de ses racines populaires.

Quelle image Jérôme Dumoulin nous offre-t-il dans Monsieur Bel Canto?

Le roman fait effectivement apparaître quelques aspects de la ville :

"Le Rocher, les maisons nobles de la vieille ville et le palais des Grimaldi gagnaient beaucoup à être vu de loin, dans ce petit contre-jour qui lui conférait l'éternité. L'étendard princier montait et descendait sur sa hampe, rythmant, tel autrefois le télégraphe optique, les arrivées et les départs de Son Altesse sérénissime. Le soir, tout cela se nimbait d'un rose un peu outré, comme on en voit aux joues des douairières qui prennent cette couleur pour celle de la jeunesse..."

Il restait encore, pour accéder au palais, l'antique Rampe Major, douce aux pieds, bordée de campanules sauvages poussées dans le rempart et flanquée d'échauguettes où nichait la crécerelle, qui sait, mieux que la colombe de l'Esprit-Saint, se tenir immobile dans l'air, comme soustraite aux lois de ce bas monde."

Comme chez Léo Ferré, on voit apparaître ici la vieille ville, le Palais et les remparts; mais la présentation en est totalement différente; d'abord, il ne s'agit plus des rues étroites où l'on parlait patois et dont le ciel était caché par les lessives; il est simplement question des "maisons nobles de la vieille ville", l'auteur attache plus d'importance au "palais des Grimaldi" dont l'étendard marque la présence du Prince Souverain; on ne voit pas ici cette douce ironie qui caractérisait le texte de Ferré; on voit au contraire apparaître une certaine poésie qui semble se dégager de couleurs dans

l'ensemble assez douces ("le petit contre-Jour" - "le rose un peu outré"). La Rampe Major et son rempart ne semblent pas ici anachroniques; l'auteur souligne d'abord la douceur de la pente; mais surtout l'œil est attiré par les couleurs de la campanule sauvage, par les formes des échauguettes, par l'immensité du ciel où la crécerelle semble pouvoir planer. La description de Jérôme Dumoulin diffère bien, on le voit, de celle de Léo Ferré; c'est qu'il ne s'agit plus de retrouver la poésie des origines populaires; Monsieur Bel Canto rapporte la vie du Directeur de l'Opéra de Monte-Carlo qui, par sa fonction, participe au rayonnement culturel de la Principauté. La ville est donc présentée sous un autre jour.

S'il en est ainsi, c'est que Jérôme Dumoulin veut, en fait, faire apparaître, à travers Monsieur Bel canto, un tout autre aspect de Monaco. C'est en effet l'image de deux Princes Souverains, Albert 1er et Louis II, qui retient l'attention.

Le roman présente tout d'abord le Prince Albert 1er, en soulignant à la fois ce qui fait la grandeur de l'homme d'Etat et ce qui explique la passion de l'océanographe.

Albert 1er semble en effet avoir eu une vision originale des événements dont il a été le témoin :

"Il a cru très tôt - crime impardonnable aux yeux de Léon Daudet et C - à l'innocence de Dreyfus. Car il avait écouté la voix de sa conscience et entendu l'empereur Guillaume lui jurer en tête à tête que le malheureux capitaine était irréprochable et qu'il connaissait, lui, Guillaume, le vrai coupable! Le prince agissait ouvertement en faveur de la paix et du rapprochement entre Paris et Berlin. Il a tenté jusqu'au bout, en présumant parfois de son influence, d'être le grain de sable dans l'engrenage de la guerre."

Ainsi, le Prince Albert 1er apparaît, en ce qui concerne l'Affaire Dreyfus, comme un esprit ouvert qui refuse de se laisser aveugler par la passion; dans "la montée des périls", il a voulu utiliser sa position pour sauver la paix apparaissant ainsi comme un diplomate. Nous avons là le portrait d'un homme d'Etat qui appelle l'admiration.

De l'océanographe, qu'il estime, le narrateur montre surtout l'humanité :

"Dans le grand salon de la Princesse Alice, le regard se détachait difficilement d'une sorte d'aquarium qui courait, sous les hublots, d'un bout à l'autre de la pièce : cet écrin de verre, aux fines armatures de métal, abritait les bras d'un poulpe, terrible tentacule de huit mètres de long, armé d'une vingtaine de ventouses dont chacune avait la taille d'une assiette. Le prince, qui avait fait cette prise étonnante lors d'une campagne au large des Açores, se reprochait de ne pas l'avoir déposée dans les réserves de son futur musée océanographique, mais, nous confia-t-il, il tenait lorsqu'il naviguait, à l'avoir constamment sous les yeux..."

Je m'amusais de découvrir une Altesse sérénissime fort peu sereine, dévorée d'une passion qu'elle peignait aux couleurs de la science, mais que je trouvais digne, assurément, d'un héros d'opéra, d'une basse chantante, qui tenterait de laver ses blessures, de noyer sa solitude et son amertume dans l'eau vierge des grands fonds, de guérir, qui sait? , une indicible jalousie par l'ivresse muette de la vie sous-marine."

Le narrateur, qui avait préalablement expliqué le nom du bateau du Prince Albert 1er, avait aussi donné la clé de cette passion dévorante qui avait pris les "couleurs de la science".

"Ce bateau portait encore le nom de celle qui était devenue treize ans plus tôt, après une rencontre romanesque à Madère, l'épouse du prince, et qui venait de désertier le Rocher, au bras de son amant de toujours, le compositeur anglais, Isidore de Lara."

On comprend donc qu'Albert 1er ait cherché à oublier ses souffrances en les noyant, en quelques sortes, dans la recherche océanographique. Le narrateur souligne la noblesse de cette passion en la comparant au style d'un "héros d'opéra" qu'incarnerait "une basse chantante". Peut-être l'auteur se souvient-il ici qu'il avait un peu plus haut évoqué Chaliapine chantant, avec "une bouche amère et des yeux torves", le monologue de Philippe II, dans Don Carlos ("Elle ne m'aime pas..."). Si la comparaison a cependant une valeur admirative, c'est que l'auteur trouve une noblesse certaine dans la voix de la basse, cette voix qu'il apprécie tant dans Boris Godounov ou dans Le

Prince Igor. Ainsi la souffrance du Prince Albert 1er, en même temps que sa passion pour l'océanographie, suscite l'admiration.

Du Prince Louis II, l'auteur admire à la fois la personnalité et la politique.

Durant la première guerre, "le prince héritier Louis n'a-t-il pas donné, au Chemin des Dames, les preuves de sa bravoure et, disons le mot, de son patriotisme français?"

Le Chef d'Etat a conservé, bien plus tard, ses manières de Combattant de la Grande Guerre et ses sentiments francophiles ;

"En vieux général qui pète le feu, dévore, grommelle, monte à cru, fait chabrot, fait cul sec et porte encore la brosse, il a peu de tendresse pour le Maréchal, aucune pour Adolph et plaint le sort de la France."

Cette droiture et cette simplicité, qui caractérisent les officiers qui sont allés au feu, expliquent sans doute l'idéal politique du Prince Louis II.

On comprend donc que Monaco ait essayé d'être, pendant la guerre, un havre pour les juifs :

"Le cher Armand Lunel, professeur de philosophie au lycée Albert 1er, a été mis à la retraite d'office. Il avait écrit, il y a une quinzaine d'années, Nicolo-Peccavi ou l'affaire Dreyfus à Carpentras, un joli livre pour lequel il reçut le premier prix Renaudot... Mon voisin, le père Jean Boulrier, curé de Sainte-Dévote, a eu le courage, ou tout simplement l'humanité qui va avec le vrai christianisme, de nous écrire, à Lunel et à moi, pour expliquer sa tristesse et ses regrets. C'était encore une belle époque que ces premières années de la guerre : Monaco se faisait tirer l'oreille. Il y avait l'influence de l'excellent ministre d'Etat, Emile Roblot, qui résistait tant bien que mal. A Vichy - il me l'a confié - on se plaignait de lui et le commissariat aux questions juives tempêtait contre le "laxisme" de la principauté. Au printemps de 1942, le retour de Laval et la nomination d'un certain Bousquet à la tête de la police ont sonné le glas de notre relative tranquillité : il y eut, une grande rafle menée par la brigade mobile de Nice; plus de cinquante juifs étrangers arrêtés et envoyés je ne sais où..."

Ainsi, Monaco, tout en essayant de préserver ses ressortissants juifs, a également connu les rafles organisées, sur ordre de Vichy, par "la brigade mobile de Nice"; voilà une notation qui s'ajoute à l'image que Raoul Mille nous a donnée de Nice, dans Les amants du paradis. On doit cependant relever qu'Emile Roblot, le ministre d'Etat, a tenté de résister "tant bien que mal", ce qui ne pouvait pas être apprécié à Vichy. Il y a enfin, dans le geste du Père Boulrier, une certaine grandeur que l'on peut mettre en parallèle avec l'attitude adoptée à la même époque par le Cardinal Saliège, à Toulouse.

Les images de Monaco que nous donnent Léo Ferré et Jérôme Dumoulin ne sont peut-être pas opposées mais complémentaires, en quelque sorte kaléidoscopiques. Ce sont peut-être les quartiers populaires de sa naissance que nous décrit Léo Ferré; de cette description se dégage une poésie qui annonce déjà que l'auteur de Benoit Misere est un grand maître de la littérature et de la chanson françaises. En composant "un roman dans l'histoire", Jérôme Dumoulin est amené à présenter l'univers gouvernemental et à faire revivre, avec assez de grandeur, de grands Princes de Monaco. La littérature nous livre ainsi, de la Principauté, une image qui va bien au-delà des clichés touristiques et qui participe donc au rayonnement de Monaco.

Roger KLOTZ